**Appel à contributions**

***Civilisations* vol. 65**

A paraître au printemps 2016

**Figures du malentendu**

Dossier coordonné par Françoise Lauwaert (ULB) et Laurent Legrain (ULB/FNRS)

**Argumentaire**

Deux hommes se retrouvent après plusieurs années de séparation. Ils disent/pensent/croient être des amis. Après un premier temps d’échange de banalités, la conversation dérape : le premier reproche au second d’avoir dit autrefois une phrase anodine : « c’est bien… ça… » sur un ton condescendant, voire méprisant. L’accusé se défend assez mollement, puis s’en prend à son ami sans reconnaître véritablement les reproches qui lui sont faits. L’histoire ne connaîtra pas de happy end, les deux amis ont désormais pris leurs distances. On aura reconnu la pièce de Nathalie Sarraute « Pour un oui, pour un non », adaptée à l’écran par Jacques Doillon avec Jean-Louis Trintignant dans le rôle de l’agresseur et André Dussolier dans celui de l’agressé.

Cette pièce nous paraît définir avec une justesse frappante ce que l’on peut entendre par « malentendu », y compris dans la dimension acoustique que peut prendre ce terme. Elle nous apprend que le malentendu est toujours réciproque, même s’il peut être vécu avec plus ou moins d’intensité par les protagonistes et les engager/ravager/conforter plus ou moins durablement. Elle nous apprend aussi qu’il faut aussi être deux pour que la phrase « c’est un malentendu » puisse être perçue comme l’annonce d’une trêve au moins provisoire et non comme un nouveau casus belli.

Avec le malentendu, nous sommes dans la situation classique, que connaissent sans doute un jour ou l’autre tous ceux qui se trouvent engagés dans une relation à laquelle ils attachent de l’importance, de voir soudain leur bonne foi surprise.

Contrairement à la méprise, qui implique un processus actif (on *se* méprend), le malentendu mettrait donc en scène des personnes *a priori* de bonne foi – même s’il peut y avoir des degrés –, qui *entendent*  différemment les choses, ou plus précisément *une* chose qui leur tient particulièrement à cœur.

Insistons : le malentendu n’est pas intentionnel, et ce, même si les protagonistes peuvent l’entretenir à leur corps défendant. Il survient lorsque l’inconscient des acteurs est fortement engagé : c’est cet inconscient, cette volonté obscure de recevoir de l’autre ce que l’on s’attend qu’il nous donne, qui nous y plonge et nous y maintient. On peut dire les choses autrement et mettre en cause les habitudes de pensée, les schèmes d’action routiniers, le besoin de s’accrocher à la part de soi que l’on pense irréductible. Ces deux approches ne sont pas totalement compatibles et renvoient à des sensibilités différentes chez les éditeurs de ce volume. C’est dire si, dans tous les cas, l’altérité est au centre des débats. C’est dire aussi que la première difficulté de cette thématique sera de délimiter le plus finement possible le sujet.

Ajoutons enfin que le malentendu et sa voisine retorse, la méprise, sont une source inépuisable de comique, maintes fois mise en scène dans le théâtre classique – le premier malentendant, avant d’être malvoyant, a sans doute été Œdipe –, le vaudeville et la comédie américaine, pour ne citer que quelques exemples classiques.

En quoi cette thématique, qui paraît ressortir plutôt du domaine de la psychologie, concerne-t-elle directement l’anthropologie ? Celle-ci nous paraît un domaine particulièrement vulnérable au malentendu, en raison des conditions mêmes qui ont présidé à sa naissance en tant que discipline, à une époque où l’on parlait plus volontiers d’ethnologie que d’anthropologie. Censée alors reposer sur l’observation « des impondérables de la vie authentique » et sur la communication orale entre des personnes appartenant non seulement à des cultures, mais aussi à des contextes sociopolitiques différents, cette discipline reposait sur un double acte de foi : en la parole du/des informateur(s) et en la compréhension de l’ethnologue ainsi qu’en sa capacité de restitution, puis de condensation signifiante, de ce qu’il avait vécu et entendu, soit une foule de données complexes et souvent disparates. Comment peut-on être sûr qu’il a bien compris ? Telle est la question naïve que l’on n’a pu manquer de se poser, ou, sous une forme un peu moins bienveillante : comment peut-on être sûr qu’il n’a pas été mené en barque ? Depuis les temps héroïques, ces questions continuent à être posées sous des formes toujours plus élaborées. Reste que ces soupçons, pour qu’il y ait discours et lecture anthropologique, il faut d’une certaine manière les laisser en suspens, au moins pour un temps. La question de la croyance et, corrélativement, du malentendu, est donc intrinsèquement liée à l’histoire de la pensée ethnologique.

Qu’en est-il du désir de l’anthropologue, de son désir d’être enchanté ou au contraire, désenchanté, qui constitue un filtre à cette traduction fidèle qu’il est censé nous donner de la culture « autre » ? Qu’en est-il enfin de cet épais nappage théorique qui recouvre bien souvent les aspérités d’une enquête et produit l’impression étrange que tout le monde parle à peu près la même langue et lit les mêmes livres ? Ces questions nous paraissent devoir être posées à nouveau dans le champ de l’anthropologie contemporaine.

* Dans ce volume peuvent prendre place des récits de malentendus en contexte ethnographique : qu’est-ce qui les induit ? Comment l’auteur, les lecteurs, les collègues s’en sont-ils rendus compte, ou non ? Dans l’affirmative, que font-ils alors, chacun de leur côté ou ensemble, pour le dissiper ou s’en arranger ?
* Comment définir le champ sémantique du bien-, du sous- et du malentendu, mais aussi du différend, de la méprise et de la mésentente ?
* Qu’en est-il du bruit : ce qui fait brouillage à l’enquête, « bruit » pouvant être pris dans un sens très concret (qu’est-ce qu’on entend, qu’est-ce qu’on perçoit dans une fête bruyante par exemple et comment la perception est-elle modelée par le savoir préalable ?) et dans un sens plus métaphorique ;
* Le recours à la traduction, qu’il s’agisse ou non de faire appel à un interprète, est au cœur de l’expérience de terrain, et pourtant cet invariant de la pratique ethnographique ne nous paraît pas avoir reçu toute l’attention qu’il mérite. La question du contresens, si centrale en traduction, avec la dimension comique qu’elle revêt souvent, n’est pas traitée comme un véritable problème anthropologique. Quel rôle donner à l’interprète, aux outils d’enregistrement et à la transmission des récits hors du contexte du terrain ? L’interprète est-il considéré comme un mal nécessaire ou comme un collaborateur, voire d’un co-expérimentateur précieux ? Qu’en est-il de la connaissance (le plus souvent imparfaite) de la langue de l’autre et comment l’ethnographe s’en accommode-t-il ?
* Le recours à la fiction finalement bien commode du malentendu est-il toujours possible ? Il est des domaines, comme le droit, où le malentendu doit être évité, ou du moins ne peut être invoqué. Que peut nous révéler l’anthropologie juridique sur ces domaines et sur les stratégies discursives mises en œuvre pour tenter de « parler clair » et d’être « bien entendu » ?

**Modalités d’envoi des propositions**

Les propositions d’articles, en français ou en anglais (un titre et un résumé de 300 mots) sont à envoyer

**avant le 20 janvier 2015**

aux cinq adresses suivantes (secrétariat, éditeur et coordonnateurs)

* [civilisations@ulb.ac.be](mailto:civilisations@ulb.ac.be)
* [natacha.belang@ulb.ac.be](mailto:natacha.belang@ulb.ac.be)
* [jnoret@ulb.ac.be](mailto:jnoret@ulb.ac.be)
* [francoise.lauwaert@ulb.ac.be](mailto:francoise.lauwaert@ulb.ac.be)
* [laurent.legrain@ulb.ac.be](mailto:laurent.legrain@ulb.ac.be)

Coordonateurs : françoise Lauwaert (ULB) & Laurent Legrain (ULB/FNRS).

*Civilisations* est une revue d’anthropologie à comité de lecture publiée par l’Institut de Sociologie de l’Université Libre de Bruxelles. Diffusée sans discontinuité depuis 1951, la revue publie, en français et en anglais, des articles relevant des différents champs de l’anthropologie, sans exclusive régionale ou temporelle. Relancée depuis 2002 avec un nouveau comité éditorial et un nouveau sous-titre (*Revue internationale d’anthropologie et de sciences humaines*), la revue encourage désormais particulièrement la publication d’articles où les approches de l’anthropologie s’articulent à celles d’autres sciences sociales, révélant ainsi les processus de construction des sociétés.

Pour plus d’informations, voir <http://civilisations.revues.org>